

Le 4 août 1944, la rumeur court à Quimper (Finistère) que les Américains ne seraient plus qu'à quelques kilomètres de la ville. Ils devraient faire leur entrée dans la soirée. Finalement, la capitale de Cornouaille ne sera libérée que quatre jours plus tard, le 8 août, sans le concours des troupes alliées.



Les FFI sur la place Saint-Corentin, à Quimper, le 8 août 1944. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

Le chapeau de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ? Il est midi en ce 3 août 1944. La BBC émet sur les ondes ce message destiné aux résistants de Bretagne. C'est le signal qu'ils attendaient, celui du déclenchement de la guérilla généralisée dans la région. À Quimper (Finistère), les résistants se préparent à recevoir des armes qui doivent être parachutées à Langolen, et le bruit court que les Américains ne seraient qu'à quelques dizaines de kilomètres de la ville.

« Les fritz vont nous tomber dessus et nous n'avons pas d'armes »

Jeudi 3 août. Les Quimpérois aperçoivent l'occupant charger des camions : Les Allemands ont toutes les apparences de gens qui procèdent à un déménagement. Ils empilent des caisses dans des camions, et même dans beaucoup de localités avoisinantes, toutes les troupes s'en vont avec leurs bagages, raconte dans une lettre Simone Le Bossé, une Normande alors âgée d'une trentaine d'années venue se réfugier en Bretagne.

En dehors de Quimper, les résistants (environ 800 hommes des Forces Françaises de l'Intérieur et des Francs-Tireurs et Partisans) sont prêts à passer à l'action. Mais il leur manque encore une chose : des armes. Les fritz vont nous tomber dessus et nous n'avons pas d'armes, note dans son carnet Jean Grall, de la 6e FFI. Un parachutage d'armes est prévu dans la soirée du 3 au 4 août, sur le terrain dit Camembert. Mais à la nuit tombée, rien ne tombe du ciel.

Les Allemands transportant du matériel grâce à des charrettes réquisitionnées aux paysans, le 4 août 1944 à Quimper.

Liesse populaire

C'est dans ce contexte que la capitale de Cornouaille se réveille le vendredi 4 août. Les Allemands continuent leurs préparatifs en vue du départ, et les Quimpérois en sont convaincus : les Américains débarqueront en ville à 18 h.

Rapidement, on sort les drapeaux français et ceux des pays alliés, des guirlandes tricolores sont suspendues entre les maisons de la rue Kéréon, on dessine des croix de Lorraine sur les vitrines. Les rues sont pleines de gens endimanchés, arborant des cocardes aux trois couleurs. Ici et là, les Allemands assistent à ces scènes sans dire un mot, renforçant le sentiment d'une libération imminente. Sur la mairie, on installe une pancarte Honneur aux Alliés, Bienvenue aux Américains.

Le secrétaire de police Henri Le Jacq reçoit l'ordre de se rendre à l'imprimerie Menez pour récupérer et placarder en ville des affiches réprimant le pillage et invitant les Quimpérois à suivre les directives des FFI, alors que l'occupant est encore là.



Le 4 août, on affiche la première affiche imprimée par les FFI aux pieds de la Cathédrale. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

On dévalise les réserves allemandes

Après plusieurs années de privations, on se rue sur les vivres que l'occupant laisse derrière lui. Entre le Cap-Horn et Locmaria, les habitants dévalisent le Soldatenheim (le foyer du soldat allemand, un lieu réservé à la détention des militaires) et la boulangerie allemande. Dans un rapport rédigé par le gardien de la paix François Brégère en novembre 1944, le policier revient sur cet épisode : À mon arrivée, les civils étaient autour d'une barrière de vin

blanc qu'ils avaient vidé de son contenu. À quelques pas de là, l'abattoir a également été visité : Avons constaté plusieurs cochons saignés. » Des scènes similaires ont lieu à la gare, alors que les trains allemands quittent la ville.

Un peu plus tard, 15 boches venaient chercher de la viande. Furieux de voir l'abattoir pillé, ils menacent le policier avec une arme, avant de quitter les lieux en tirant des coups de feu au hasard. Ils arrêtent ensuite un passant, Franck Ripault, qui se rendait chez son employeur. Il est abattu d'une balle dans la nuque en représailles.



Le 4 août, les premiers véhicules FFI circulent en ville. Ici, sur le boulevard Kerguelen, au niveau de l'actuelle Poste. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

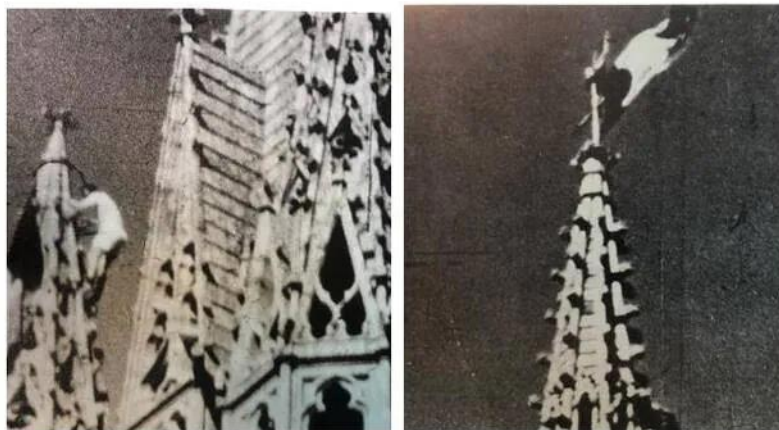
Le drapeau français flotte au-dessus de Quimper

Dans l'après-midi, boulevard de Kerguelen, trois soldats allemands arrêtent une voiture. Ils mettent en joue ses deux occupants pour les faire sortir du véhicule. Les Allemands fouillent la voiture, et découvrent une centaine de brassards FFI. En temps normal, les deux hommes auraient certainement été immédiatement arrêtés, si ce n'est pire. Mais ce jour-là, ce n'est pas après eux qu'en ont les soldats. Les Allemands sautent dans la voiture et démarrent aussitôt. L'un des deux résistants tire avec son pistolet 6,35 mm en direction du véhicule. La voiture ne s'arrête pas, et répond en envoyant une rafale de mitraillette en direction des résistants, sans les toucher. L'accrochage en reste là, et personne ne reverra la voiture.

À 17 h, le chef départemental des FFI, le colonel Berthaud, se rend à la préfecture. Il démet le préfet de ses fonctions, et nomme deux hommes de la Résistance à ce poste. Bien qu'encore présente en ville, le spectre de l'armée allemande semble déjà lointain.

De l'autre côté de l'Odet, la foule grandit sur la place Saint-Corentin. Des soldats allemands passent à bicyclette. Ils sont hués par la foule. À 18 h, un artisan électricien du nom d'Yves Guillou entame l'ascension d'une des tours de la cathédrale pour accrocher un drapeau français au sommet de l'une des flèches. Quelques instants plus tard, les trois couleurs flottent au sommet de l'édifice, tandis que la foule exulte. On entonne La Marseillaise en attendant l'arrivée des Américains.

Plus tard, dans la nuit, des armes sont parachutées sur le terrain Ananas ». Désormais, les résistants ont de quoi combattre.



Yves Guillou escalade une flèche de la cathédrale pour y accrocher un drapeau français. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

Les Russes de la Vlassov arrivent à Quimper

Le lendemain matin, une colonne de véhicules entre en ville, entre 7 h et 8 h. Il ne s'agit pas des libérateurs venus d'outre-Atlantique. Ce sont des troupes russes enrôlées par les Allemands, l'armée Vlassov. Dans ses rangs, on trouve des Russes blancs qui ont combattu pendant la guerre civile russe, mais aussi des soldats faits prisonniers sur le front de l'Est et qui ont accepté de rejoindre la Wehrmacht pour échapper aux mauvais traitements. La Vlassov est particulièrement crainte, en raison des nombreuses exactions dont elle s'est rendue coupable.

Dès leur arrivée, les soldats tirent sur les habitations pavoisées. Sur la place Saint-Corentin, les officiers enragent à la vue du drapeau français. Des hommes entrent dans la cathédrale, et prennent le curé en otage. Les couleurs françaises doivent être immédiatement descendues. Le sous-brigadier Louis Tanguy raconte : Le capitaine qui commandait le détachement me donne l'ordre de descendre le drapeau [...] me disant que si le drapeau n'était pas en bas dans cinq minutes : « Vous Kaputt ». Au même moment, une fusillade éclate entre les FFI et l'occupant, le sous-brigadier en profite pour s'échapper. Ce sera finalement Yves Guillou qui répétera son exploit de la veille, en gravissant de nouveau la flèche de la cathédrale pour décrocher le drapeau qu'il y avait hissé.

Un peu plus tard, alors qu'une colonne de la Vlassov est en mouvement sur la rive nord de l'Odét, des coups de feu claquent. Les balles sifflent au-dessus des soldats. Les tirs viennent de l'autre côté du fleuve, les militaires ne savent pas s'ils proviennent de la préfecture ou du mont Frugy. Un ou deux soldats, selon les sources, s'écroulent.

Après avoir fait sortir et arrêtés tous les employés de la préfecture, les soldats se dirigent vers les derniers étages du bâtiment, pour déloger les francs-tireurs qui les ont pris pour cible. Ils lancent des grenades sous les toits et incendient les combles. Un impressionnant nuage de fumée envahit le ciel quimpérois. La préfecture est en flammes.



L'incendie de la préfecture, le 5 août 1944. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

Les ultimes jours de l'occupation

À la suite de ces événements, les Quimpérois se réveillent avec incrédulité le 6 août. L'enthousiasme qui habitait les Quimpérois a fait place à un sentiment d'inquiétude : Tous les Quimpérois, même les amis les plus fanatiques de la Résistance, sont indignés de l'attitude belliqueuse de ces soi-disant francs-tireurs, qui en exaspérant les Allemands mettent la ville en grand danger », raconte Simone Le Bossé.

Se déplacer dans Quimper devient chose risquée, alors que les Allemands se sont cantonnés dans le Likès et au Séminaire. Certaines colonnes lancent des grenades en direction des habitations, l'occupant installe des mitrailleuses sur différents points, et font cracher les armes lourdes au hasard.

Depuis le 4 août, la Résistance participe activement à la libération, et des combats sporadiques avec les Allemands ont lieu à Quimper et dans ses environs. En dehors de la ville, les résistants tendent des embuscades aux soldats qui tentent de s'enfuir. La défaite allemande est proche.



Les Allemands s'enfuient de Quimper, sur un air de bérézina. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

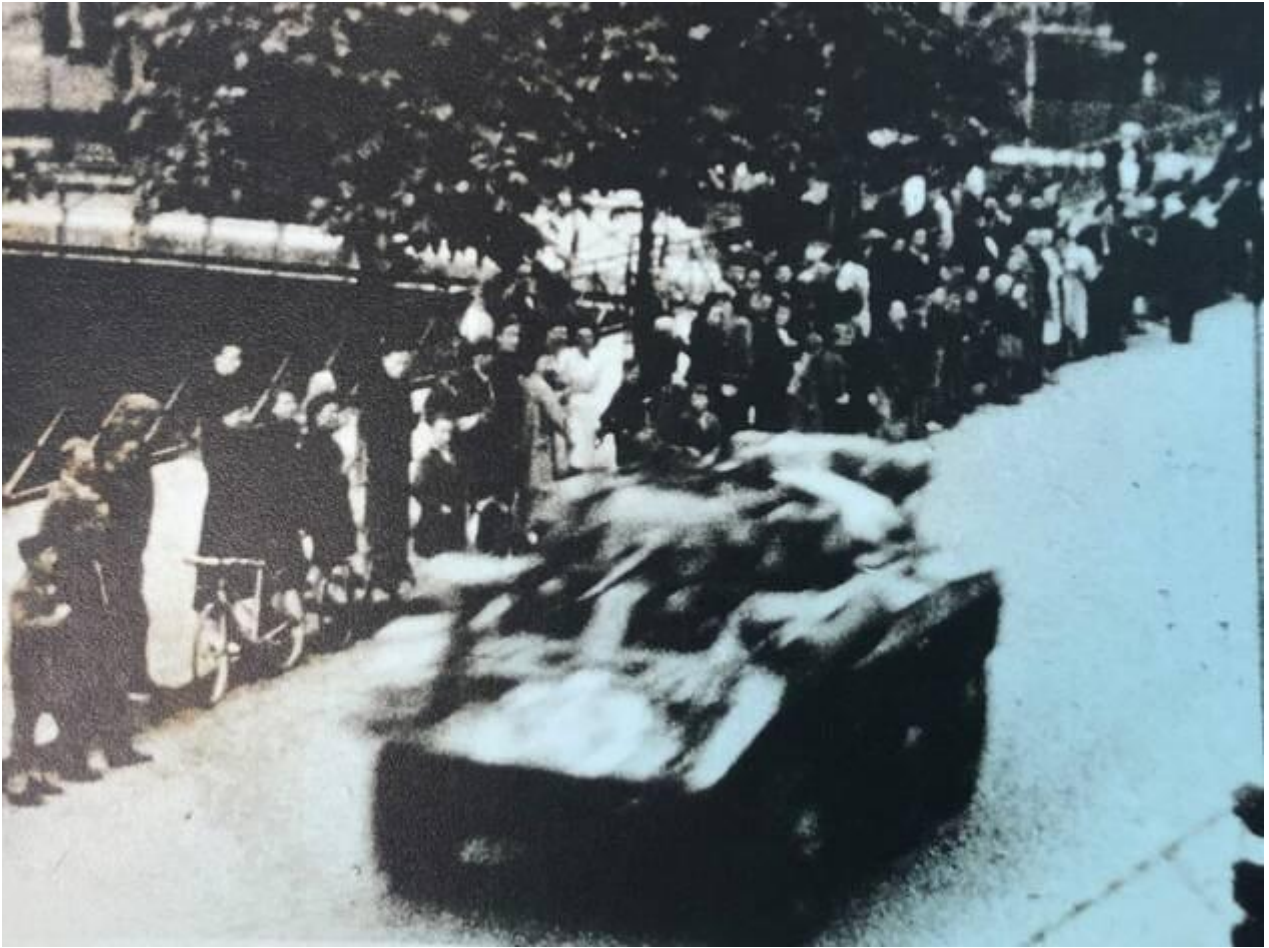
Quimper libérée

La journée du 8 août verra les ultimes soldats allemands quitter la ville, non sans commettre de dernières exactions. Ils prennent en otage un cultivateur du nom de Jean-Louis Le Meur, le forçant à prendre la tête d'une colonne de véhicules pour servir de bouclier humain. Il sera finalement abattu par les Allemands à la sortie de la ville. Sur son chemin, le convoi lance des grenades au hasard en direction des maisons. Ils feront une quinzaine de blessés et tueront une Quimpéroise âgée de 98 ans.

En fin de journée, tous les Allemands ont enfin quitté Quimper. La foule, en liesse, célèbre la libération. En ville, des femmes qui fréquentaient des Allemands d'une façon quelconque [se faisaient] raser la tête, et on les emmenait sous les rires et les huées de la foule. Les FFI tentent d'instaurer un couvre-feu à 21 h, mais il n'est guère respecté par les Quimpérois. On perd vite l'habitude de la discipline, note Simone Le Bossé.

Alors que les combats sont finis depuis plusieurs jours, la BBC annonce le 11 août que 400 résistants ont libéré Quimper, occupée par une division de 2000 soldats [...] Les informations sont sans doute passées par Marseille », ironise la jeune Normande.

Le 22 septembre, on se presse pour apercevoir la procession militaire qui traverse la ville, en direction de Lorient. Les doigts font le V de la victoire, on mâche du chewing-gum, jeep et blindés marqués d'une étoile défilent le long de l'Odéon. Les Américains sont finalement arrivés, avec plus d'un mois de retard. Quimper s'est déjà libérée, seule.



Char américain entrant dans Quimper, le 22 septembre 1944. | ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER